

Lawrence Wilkerson : l'OTAN et l'UE sont mortes — un nouveau monde émerge

Le colonel Lawrence Wilkerson est un colonel retraité de l'armée américaine et l'ancien chef de cabinet du secrétaire d'État américain. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> YouTube : <https://www.youtube.com/@GDiesen1> Soutenez la recherche : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour parmi nous. Nous recevons aujourd'hui le colonel Lawrence Wilkerson, ancien chef de cabinet du secrétaire d'État américain.

#Lawrence Wilkerson

Je suis son chef de cabinet au paradis.

#Glenn

Oui. Enfin, bien sûr, oui, il est décédé.

#Lawrence Wilkerson

Il dirait probablement, en entendant cette remarque : « Qu'est-ce qui vous fait penser que je suis allé au paradis ? » Oui.

#Glenn

Eh bien, je voulais vous interroger sur la guerre en Ukraine. Pour être honnête, je suppose que la folie de la guerre contre l'Iran ressemble, dans une certaine mesure, à la guerre contre la Russie. Autrement dit, avec l'Iran, les États-Unis ont déclenché une guerre qu'ils ne peuvent pas vraiment gagner. Il n'est pas possible de revenir à l'ancien statu quo, et le nouveau statu quo n'est pas acceptable. Et, dans une certaine mesure, on voit un problème similaire avec la guerre par procuration que l'OTAN mène contre la Russie. L'OTAN a contribué à cette guerre en Ukraine, et il n'y a pas vraiment de voie convaincante vers la victoire. De plus, à l'heure actuelle, l'OTAN ne peut

pas accepter une issue défavorable ni des conditions de paix défavorables. Je suppose donc qu'une partie de tout cela aurait dû être prévisible. Il y a une volonté de combattre, car ces deux pays considèrent qu'il s'agit d'une menace existentielle. Mais, selon vous, qu'est-ce que les Américains et les Européens ont mal compris des intérêts de sécurité de la Russie, encore une fois, dans cette région du monde ?

#Lawrence Wilkerson

Je ne pense pas qu'ils aient mal compris quoi que ce soit.

#Lawrence Wilkerson

Je pense qu'ils l'ont très bien compris. Quand vous parlez de gens comme Victoria Nuland, Kagan et d'autres, ils l'ont très bien compris. Ils savaient exactement ce qu'ils faisaient. Ils affaiblissaient l'Ukraine de manière considérable, pour que l'Ukraine n'ait d'autre choix que de trouver un dirigeant. Et c'est ce qu'elle a fait. Je suis sûr qu'ils ont probablement été aidés par la CIA. Et, finalement, ils se sont placés sur l'autel, si vous voulez, au point d'appui sacrificiel, pour faire tomber la Russie. C'était toute leur motivation. C'était l'objectif de Biden, Blinken — je les appelle « Winkin', Blinkin' et Nod » — Biden, Blinken, Sullivan et Nuland. C'était l'objectif de tous les néoconservateurs, et de beaucoup de ceux que Doug McGregor appelle les mondialistes. Lui aime faire la distinction entre les deux.

D'habitude, non. Je les appelle tous ces foutus néoconservateurs. Et c'est dans cette direction qu'on allait. Et comme je le disais à quelqu'un d'autre, il y a une ou deux minutes, ici à Moscou, c'est aussi là que Bill Clinton a commencé la marche. Bill Clinton, ce péquenaud de l'Arkansas qui n'avait rien à faire à la présidence des États-Unis. Et la seule raison pour laquelle il a été président des États-Unis, c'est que Bush père était détesté — détesté par le lobby pro-israélien et par les dirigeants israéliens — parce qu'il les avait forcés à entrer dans le processus d'Oslo. Pour eux, c'était la pire chose qui leur soit jamais arrivée, et ils avaient très peur que cela puisse réussir. Ils l'ont donc fait dérailler — principalement Ehud Barak, avec Clinton.

Et Bush était une véritable bête noire pour eux. Alors ils ont fait élire ce péquenaud. Durant sa première année de mandat, j'étais aux côtés du président Powell, et j'ai pu voir ça de très près. C'était un parfait néophyte. À la Maison-Blanche, c'était le chaos. Et toute sa vision de l'Amérique, c'était de la livrer aux entreprises. Il l'a dit lui-même. Et quand il a abrogé la loi Glass-Steagall, c'est exactement ce qu'il a fait. Il a livré l'Amérique aux intérêts prédateurs des grandes entreprises.

Et cela exigeait une sorte de plan pour placer les intérêts de ces grandes entreprises, celles qui comptaient le plus — pensez à Lockheed Martin, RTX, Raytheon à l'époque, et ainsi de suite — dans de meilleures conditions pour vendre leurs produits. Et voilà ! Il vous faut une OTAN élargie, et vous avez une OTAN élargie. C'était aussi fondamental que ça pour William Jefferson Clinton. Et c'est stupide. En violant tout ce que H. W. Bush avait promis à Mitterrand, à Kohl, à Chevardnadze, à Gorbatchev, et aux responsables britanniques comme Thatcher et Major... tout a été violé. Tout ce

que nous avons mis en place durant la première période qui a suivi le véritable effondrement de l'Union soviétique, quand Gorbatchev était presque de la pâte à modeler entre nos mains, nous l'avons sacrifié.

Nous avons sacrifié cette relation florissante, bonne et positive avec la Russie. Pour la première fois, il y avait la possibilité de vraiment entrer en Europe, au sens politique, et d'en devenir un partenaire. Nous avons sacrifié tout ça. Et ça a commencé avec William Jefferson Clinton. Depuis ce moment-là, à part une légère interruption sous le président Obama, qui savait mieux que ça mais n'a pas suivi son instinct, nous avons continué ainsi. Et c'est pour ça que nous avons la guerre. Nous avons la guerre parce que, à un moment, nous avons été de sacrés salauds hypocrites. Nous avons triché. Nous avons menti. Nous avons fabriqué des mensonges. Nous avons utilisé nos alliés en Europe. Nous avons façonné nos alliés en Europe.

Je vais prononcer un discours à Williamsburg la semaine prochaine. Et je vais expliquer aux gens comment nous avons acheté des parlementaires européens, des journaux européens, des Européens qui ont ensuite pu devenir des Jens Stoltenberg et des Mark Rutte. Comment nous avons acheté des systèmes scolaires. Comment nous avons acheté des pays entiers pour les amener à entrer dans l'OTAN. Tout cela faisait partie d'un plan. Chaque aspect a été plutôt bien exécuté. Et la CIA en était à la tête, très largement à la tête. La CIA est aussi très présente en Ukraine en ce moment. Et c'est probablement l'instrument le plus détesté en Ukraine par les Russes, parce qu'elle joue un rôle déterminant dans tout ce qui s'y passe. Et le président des États-Unis lui-même n'est même pas au courant d'une grande partie de tout cela. C'est comme ça que nous faisons les choses aujourd'hui. Ah, au fait, nous sommes toujours en Moldavie. Nous sommes maintenant en Tchétchénie.

#Glenn

Nous sommes en Arménie.

#Lawrence Wilkerson

Nous revoilà en Géorgie. Et quand je dis « nous », je parle de la CIA. Et, bien sûr, de ses laquais, comme le SIS, aujourd'hui appelé le MI six, le G C H Q, la N S A... Tous les gentils, tous ceux qui reçoivent plus d'argent qu'on ne peut en compter, et qui le dépensent dans des opérations clandestines qui empoisonnent le monde. Et la plupart des présidents, comme la plupart des commissions de contrôle du Congrès des États-Unis, ne savent absolument rien de ce qu'ils font. Et s'ils le savent, ils donnent leur bénédiction, comme Lindsey Graham. Je pourrais continuer longtemps sur ce sujet, mais nous sommes dirigés, dans une large mesure et pour l'essentiel, par des gens incompetents, que les agences de renseignement mènent par le bout du nez, en fonction de ce qu'elles veulent faire dans le monde. Et ce qu'elles veulent faire, c'est poursuivre leur entreprise : gagner de l'argent pour elles-mêmes et empoisonner tout ce qu'elles considèrent comme contraire aux intérêts des États-Unis.

Tout cela s'ajoute au sentiment confus que nous avons. C'est ce qui pousse Elbridge Colby et tous ces gens à vouloir se replier, à créer un bastion dans l'hémisphère occidental, puis, à terme, à abandonner tous ceux avec qui nous avons une forme d'accord de sécurité, y compris le Japon, la Corée et l'Europe. C'est ce qui sous-tend leur effort pour vaincre la Chine, parce que c'est bien de cela qu'il s'agit. Il s'agit de cette progression inexorable de la Chine, d'une manière plus ou moins pacifique, en ce qui concerne le fait de vouloir combattre et tuer des gens. Ils veulent arrêter cela. C'est contraire à leurs intérêts. Ils veulent continuer à tuer, continuer à imposer des sanctions, continuer à exercer un pouvoir hégémonique depuis l'empire. Et la Chine dit : « Non, non, non. » C'est ça qui provoque tous ces problèmes.

#Glenn

Eh bien, dans quelle mesure, pendant votre passage à la Maison-Blanche, avez-vous eu le sentiment que les agences de renseignement menaient leur propre politique étrangère ? Oh, waouh.

#Lawrence Wilkerson

J'étais à Langley, au cœur de la bête, pendant sept jours et sept nuits. Je les ai regardés faire. Et moi, idiot que j'étais, je n'avais pas l'expertise professionnelle nécessaire pour contester Tenet, McLaughlin et toute une série d'autres personnes, y compris le vice-président des États-Unis, qui s'est rendu à Langley à onze reprises, du jamais-vu, pour faire pression sur les gens, pour les rallier à son camp. J'étais au cœur de la bête. Je l'ai vu de près, personnellement. Je sais ce que nous faisons. Je sais comment nous le faisons. Je sais avec qui nous le faisons.

#Glenn

Eh bien, dans les années quatre-vingt-dix, souvent, tout le monde savait plus ou moins qu'il s'agissait de l'élargissement de l'OTAN. Et que cela allait être très mal accueilli en Russie. Il y avait ceux qui y étaient favorables, comme Madeleine Albright, qui reconnaissaient que, oui, cela allait aliéner les Russes. Mais, en cas de conflit, au moins, l'OTAN serait là. C'était en quelque sorte la logique. Et puis, il y avait ceux qui s'y opposaient. Eux aussi reconnaissaient que cela allait aliéner la Russie, mais ils estimaient, au fond, que ça n'en valait pas la peine. Mais l'idée générale, pour beaucoup, était que les Russes devraient peut-être s'habituer au nouvel ordre établi. Du moins, c'était la façon de penser en Europe.

Autrement dit, nous allons simplement étendre progressivement l'Otan jusqu'aux frontières russes, et ils n'auront pas d'autre choix. Ils devront s'habituer au nouveau statu quo. Même chose pour la défense antimissile : nous allons l'étendre progressivement. On commencera avec dix intercepteurs. Puis nous l'étendrons peu à peu. Ils devront s'habituer à ce nouveau statu quo. Ils ne pourront rien y faire. Et puis, vous savez, faire des histoires ne ferait que jouer contre leurs intérêts et, vous

savez, finirait progressivement par renverser leur gouvernement avec ces révolutions de couleur. Là encore, on partait du principe qu'ils ne pouvaient rien faire. Donc, dans leur intérêt, ils n'avaient qu'à s'adapter à un nouveau statu quo qui ne leur était pas favorable.

#Lawrence Wilkerson

Et maintenant, la Russie a prouvé que cette hypothèse était totalement fausse.

#Glenn

Mais y avait-il une manière réaliste d'élargir l'OTAN sans, je suppose, finir par provoquer ce conflit ?

#Lawrence Wilkerson

Pas d'après les conversations entre Colin Powell, le président des chefs d'état-major interarmées, les différents chefs des armées aux États-Unis, le président des États-Unis et le secrétaire à la Défense, qui était alors Dick Cheney. Du moins, pas d'après ces conversations-là. Elles portaient sur les promesses que nous avons faites, les accords que nous avons conclus. H. W. Bush était un gentleman à l'ancienne, le genre de personne qui considérait que sa parole l'engageait. Il n'était absolument pas question de ramener la Russie à une situation où elle redeviendrait un ennemi.

Il y avait une réelle volonté de tirer parti de la réunification de l'Allemagne, de son maintien au sein de l'OTAN, et de tout ce que cela impliquait. Et celui qui s'en inquiétait le plus, c'était Helmut Kohl, parce qu'il pressentait ce que cela signifierait pour la Russie. Chevardnadze, Gorbatchev, Jim Baker, George Bush père, et d'autres dirigeants comme Mitterrand, lui ont assuré qu'il s'agirait d'une nouvelle Europe. Et nous avons commencé avec trois volets. D'abord, l'identité européenne de sécurité : une brigade européenne de trois mille hommes, réservée exclusivement à un usage européen. Pensez, par la suite, aux Balkans, et ainsi de suite. Pensez à la FORPRONU et à l'ex-Yougoslavie, à ce genre de situations. C'était le premier volet.

La deuxième partie, c'était une voie claire pour que la Russie devienne membre de l'organisation politique. Puis, éventuellement, si elle l'acceptait et si le reste de l'Alliance l'acceptait aussi, membre de l'organisation militaire. Et troisièmement, une architecture de sécurité entièrement nouvelle, dont l'IES, ou Identité européenne de sécurité, serait le pilier principal. Une toute nouvelle architecture pour l'Europe, l'Europe de l'Ouest comme l'Europe de l'Est. Et cette Europe de l'Est incluait la Russie, au moins jusqu'à l'Oural. C'était le plan. Nous y avons travaillé au sein de l'état-major interarmées. Et nous avons déjà fait tout cela. Nous avons violé tous ces principes dès l'instant où ce plouc d'Arkansas, gouverneur, insoumis et coureur de jupons, avec l'aide d'Israël, a évincé George Herbert Walker Bush.

Et il s'est retrouvé à la Maison-Blanche. Et son premier geste, un cigare à la main, sur une véranda d'hôtel, entre son élection et son investiture, a été de dire au président des chefs d'état-major

interarmées, le général Colin Powell : « Vous allez appliquer — vous allez appliquer — ma promesse de campagne : permettre aux homosexuels de servir ouvertement dans les forces armées des États-Unis. » Et Powell a répondu : « Eh bien, vous savez, avez-vous parlé au Congrès ? » Et le président a dit : « Je n'ai pas besoin de parler au Congrès. Vous allez l'appliquer. C'est bien compris ? » Et Powell a répondu : « Oui, Monsieur le Président, j'ai compris. » Puis est venu le moment de son investiture. Et une semaine plus tard, il a demandé où en étaient les choses. Powell a dû lui dire : « Je viens juste de raccrocher avec Sam Nunn, le président de la commission des forces armées du Sénat. Et savez-vous ce qu'il m'a dit, Monsieur le Président ? Les homosexuels serviront ouvertement dans les forces armées américaines seulement quand je serai mort. »

Oh. Eh bien, il ne m'avait pas appelé. Mais il l'avait appelé, lui. Il lui avait dit exactement la même chose. Ensuite, le président du comité reçoit un appel de ce président novice : « S'il vous plaît, sortez-moi de là, monsieur le Président. S'il vous plaît, sortez-moi de là. » Alors, pendant six semaines, nous avons travaillé d'arrache-pied à élaborer « Ne rien demander, ne rien dire », le meilleur compromis que nous ayons pu trouver. Et c'est ce que nous avons mis en place. Mais voilà à quel point cet homme était stupide, surtout durant sa première année. Et après ça, c'était parti. Nous avons commencé à nous aliéner la Russie de toutes les manières possibles. En privé, nous avons commencé à traiter Eltsine de péquenaud, de sale ivrogne, et ainsi de suite. Et nous avons recommencé à laisser ces gens, ces néoconservateurs, revenir en masse au gouvernement. Ils ont commencé à diriger les choses.

Il y a eu une brève accalmie sous le président Obama, parce que je pense qu'il comprenait que ce n'était pas ce que nous devions faire. Mais il n'avait pas beaucoup de temps à y consacrer. Alors, tout ce qu'il pouvait faire, c'était dire de temps en temps des choses comme celle-ci : « Ce serait la chose la plus stupide au monde que de faire entrer l'Ukraine dans l'OTAN. Vraiment, vous savez. » Mais il devait aussi composer avec d'autres personnes. Et quand il a renoncé à sa déclaration sur la posture nucléaire, il est devenu très clair que ce n'était pas un président très puissant. Il était à l'aise, même éloquent, mais ce n'était pas un homme très puissant. Il ne savait pas comment utiliser le Congrès. Il ne savait pas comment faire le genre de choses que Ronald Reagan, par exemple, a faites durant son premier mandat, ou que Franklin Delano Roosevelt a faites au cours de ses mandats.

Bien sûr, il avait la guerre derrière lui pour lui donner cet élan. Mais nous n'avons pas eu de bon commandant en chef depuis George H. W. Bush. Et tous, d'une manière ou d'une autre, ont suivi ce groupe qui veut faire de la Russie un ennemi. À contrecœur, dans certains cas. Mais dans le cas de Joe Biden, il adore ça depuis le début. Dites-moi que c'est de la russophobie. Dites-moi que c'est de la haine envers la Russie. Dites-moi que c'est un vestige de la guerre froide. Dites-moi que tout est une question d'économie. Une grande partie de tout cela entre en jeu. Mais l'essentiel, c'est que nous voulons simplement renverser Poutine, nous débarrasser de lui, et écarter la Russie de la scène, afin de pouvoir nous attaquer au vrai problème, qui est Pékin.

#Glenn

Eh bien, les Européens semblaient tout de même résister dans une certaine mesure, au moins jusqu' en deux mille huit. Après cela, ils ont commencé, je pense, à rentrer dans le rang.

#Lawrence Wilkerson

Et après deux mille quatorze, ils étaient... Oui, je pense que deux mille quatorze a été l'année clé. J' ai réécouté Angela Merkel l'autre jour, et elle en parlait. Et elle n'a rien changé à ce qu'elle avait dit. En fait, c'était même un peu plus accablant : « Nous avons utilisé ce temps pour nous réarmer et nous rééquiper. Nous n'avons aucune intention de respecter les accords. » Et j'ai écouté Alice Elisabeth Weidel — je crois que c'est comme ça qu'on prononce son nom — au Parlement allemand, avec Merz assis à côté d'elle. Elle l'a littéralement démolie. Et je me suis dit : « Voilà la prochaine chancelière d'Allemagne. »

Quoi que fasse Merz, quoi que les soi-disant initiés en Allemagne — qui, en réalité, sont BlackRock — décident de lui faire, quel que soit le poids de la politique allemande qu'ils mobilisent contre elle, elle va leur botter les fesses, parce qu'elle est plus intelligente qu'eux. Maintenant, il se peut qu'il y ait une guerre civile en Allemagne. C'est possible. Il parle peut-être de faire toutes sortes de choses, comme interdire à toute force allemande de se rendre dans cette zone, parce qu'ils pourraient être des traîtres, vous savez. L'Allemagne est en difficulté en ce moment. De grosses difficultés. Et Merz et sa bande ne veulent même pas reconnaître ce qu'ils ont fait avec Nord Stream, ce qu'ils ont fait à l' Allemagne, parce qu'ils ont laissé faire. Ils ont laissé faire.

#Glenn

Oui, alors, aujourd'hui, il y a eu une interview de Merz. Le journaliste lui a dit : « Vous savez, un Allemand sur cinq aimerait quitter le pays maintenant. » Et puis, vous voyez, sa réaction est tellement désinvolte. C'est juste : « Oh, mais où est-ce qu'on irait ? Quel pays est donc si formidable ? »

#Lawrence Wilkerson

C'est un dirigeant d'entreprise typique. Un dirigeant d'entreprise typique dans ce monde capitaliste prédateur que nous, les États-Unis d'Amérique, avons créé et que nous essayons de diriger. Des capitalistes prédateurs. C'est ça, la différence entre nous et la Chine. On peut dire : d'accord, c'est Deng Xiaoping, et c'est du capitalisme aux caractéristiques communistes. Des conneries. C'est du capitalisme encadré. C'est du capitalisme avec un modèle de développement qui prend tout le monde en considération. Ce n'est pas parfait, mais c'est tellement mieux que ce que nous proposons, et que ce que propose l'Union européenne, que le monde s'est réveillé. Je suis là, à regarder le nombre de conférences qui se tiennent en ce moment. On a rapporté ce matin qu'elles se tenaient à Vladivostok. Elles se tiennent à Saint-Petersbourg.

Elles ont lieu partout dans le monde. Elles vont avoir lieu en Inde. Elles ont lieu à Pékin. Toutes ces personnes se réunissent pour décider de nouveaux régimes monétaires, pour voir comment elles vont s'intégrer à l'Organisation de coopération de Shanghai, aux BRICS, ou aux deux à la fois. Elles discutent aussi de la manière de créer une cryptomonnaie près de Vladivostok, pour les Japonais. Les Japonais sont présents à la plupart de ces conférences. C'est incroyable, Glenn. On ne peut pas inventer ça. Le monde change avec un dynamisme, une vitesse et une promptitude que je n'aurais jamais cru voir. Cela va beaucoup plus vite que les transitions passées entre l'Est et l'Ouest, puis de l'Ouest vers l'Est, avec le retour du pouvoir à l'Est. Même National Geographic consacre en ce moment un grand dossier à l'Asie centrale.

Et quand vous lisez ça, c'est assez ordinaire, comme le fait National Geographic, avec beaucoup de belles photographies. Mais, au fond, ça vous dit où se trouvent aujourd'hui les endroits les plus dynamiques du monde. Ils sont en Ouzbékistan. Ils sont partout en Asie centrale. Ils sont dans toutes ces villes emblématiques, avec une histoire qui remonte à très, très loin. Et même quand on regarde l'histoire soviétique de beaucoup d'entre elles, on voit qu'ils transforment certains de ces vieux bâtiments d'État soviétiques en lieux où les gens vont désormais manger ce qu'il y a de meilleur au monde, boire ce qu'il y a de meilleur au monde, vivre les meilleures expériences au monde, prendre des trains à grande vitesse d'une ville à l'autre, et ainsi de suite. Je veux dire, cet article de National Geographic devrait être une lecture obligatoire pour tous les membres de l'administration Trump. Les gars, vous réalisez que c'est là que ça se passe ?

#Glenn

Oui, je regardais. Encore une fois, ils ont beaucoup de choses à coordonner. C'est aussi pour ça qu'ils ont maintenant la réunion de l'Organisation de coopération de Shanghai. Ensuite, ils auront les BRICS. Ils ont tous ces accords bilatéraux. Mais, encore une fois, ils doivent déterminer comment renforcer la coopération entre les différents pôles technologiques, les différentes industries de la tech. Ils doivent intégrer leurs chaînes d'approvisionnement. Ils développent de nouveaux corridors de transport physique, ainsi que des corridors numériques. Ils ont de nouvelles banques, de nouvelles monnaies, de nouveaux systèmes de paiement. Je veux dire, il y a tellement de choses à faire. Vraiment.

#Lawrence Wilkerson

Et c'est absolument révélateur. Regardez les gens qui sont là. Les Japonais sont là. Les Indonésiens sont là. Les Vietnamiens sont là. Je veux dire, parmi les pays les plus entreprenants et les plus capitalistes du monde, qui font les choses bien, ou presque bien, il y a la Chine. C'est évident. Ils sont tous là. C'est comme un aimant. Ils vont y être, parce qu'ils savent que c'est là que leurs intérêts sont le mieux servis.

#Glenn

Mais ensuite, je suis passé au G vingt, et je vois le vice-chancelier allemand expliquer quelle grande victoire diplomatique ils ont remportée, parce qu'ils ont réussi à prendre une photo de groupe sans leur homologue russe. Et je me dis : c'est ça, notre diplomatie, aujourd'hui ? Enfin, les Européens ont plus ou moins inventé la diplomatie moderne après la paix de Westphalie, et tout ça. Et maintenant... maintenant, c'est triste. Enfin, vous savez, quand on désindustrialise, qu'on criminalise la diplomatie, que la guerre... que le militarisme devient désormais la fierté de l'Europe, et qu'il y a cet enthousiasme à l'idée de redevenir grands... Ils doivent bien savoir qu'ils s'engagent sur la mauvaise voie. Mais il n'y a aucun changement de cap.

#Lawrence Wilkerson

Eh bien, c'est bien. C'est bien de voir émerger de nouveaux dirigeants, comme Weidel, je pense, l'incarne. Ce n'est pas seulement une personnalité marquante, avec une énergie absolument dynamique... Je l'ai vue parler pendant environ quarante-cinq minutes. Et lui était assis juste là. Son expression disait exactement ce que vous disiez. C'était du genre : « Oh là là, asseyez-vous. Partez, madame. Vous n'êtes pas l'avenir de l'Allemagne. » Mais enfin, mec, tu n'écoutes pas. Tu n'entends pas. Mais cela fait tellement partie de cette mentalité à la BlackRock. Ils n'écoutent pas. Ils n'entendent pas. Et ils ne reçoivent pas les messages pour agir sur les problèmes que ces messages ont révélés. Ils continuent simplement sur la même voie : le profit, toujours plus de profit, et encore plus de profit, avec une part toujours plus grande de ces profits pour moi, personnellement.

Ces gens sont du mauvais côté de l'Histoire, à bien des égards. Ils sont du mauvais côté de l'Histoire. Et j'en ressens une vraie douleur, parce que je sais qui les a aidés à en arriver là : nous. Nous avons instrumentalisé la démocratie libérale. Et nous avons instrumentalisé ce que j'appellerais l'étendue, l'ampleur et la profondeur incroyables de nos services de renseignement, qui constituent désormais la partie prédominante de notre gouvernement. De la NSA à la CIA, du GCHQ au SIS, peu importe : ils sont tous pareils. Et leur objectif n'a rien à voir avec nos véritables intérêts. Au contraire, il leur est hostile. Et ils ont une peur bleue de la Chine. Ils sont terrifiés par la Chine. Ils ont peur de la Russie aussi, mais la Chine, c'est le véritable, le véritable mastodonte qui les effraie. Et c'est assez drôle, parce que la Chine n'a pas vraiment le type d'appareil de renseignement que nous avons, que la Grande-Bretagne a, que la France a, que l'Allemagne a, ou qu'Israël a.

Ils n'en ont pas, parce qu'ils ne pensent pas avoir besoin d'un service comme celui-là. Leur service de renseignement est essentiellement conçu pour fournir une anticipation directement exploitable. Autrement dit : qu'est-ce qui se passe dehors ? Qui, dans ce qui se passe, est susceptible d'avoir sur nous une influence négative, neutre ou positive ? C'est à peu près la seule chose qu'ils regardent. Ils ne cherchent pas à savoir quelle capacité de frappe ils ont en armes nucléaires. Oui, ils ont une branche de leur renseignement militaire qui s'occupe de ce genre de choses. Mais ce n'est pas, avant tout, ce que regarde leur renseignement national. Nous sommes les seuls au monde à façonner notre renseignement national autour de cette question : comment vous tuer ou vous sanctionner.

#Glenn

Eh bien, étant donné que la tentative d'élargir l'OTAN, ou au moins... enfin, sinon d'y faire entrer l'Ukraine, du moins de la placer dans l'orbite de l'OTAN, a contribué à déclencher cette guerre. Je veux dire, tout cela reflète en quelque sorte l'objectif plus large de l'après-guerre froide : organiser l'Europe autour de l'OTAN et de l'Union européenne, comme deux piliers d'une hégémonie collective qui aurait repoussé les Russes hors d'Europe. Étant donné que la guerre ne se déroule pas aussi bien que nous l'espérions, et que nous sommes en train de perdre la guerre en Ukraine, qu'est-ce que cela vous dit sur l'avenir de l'OTAN et de l'Union européenne ? Comment seront-elles affectées par l'évolution actuelle de la guerre ?

#Lawrence Wilkerson

Je pense que l'OTAN n'existe plus. Elle va peut-être encore survivre quelque temps, mais pour moi, c'est terminé. Et cette idée d'Elbridge Colby selon laquelle nous allons établir un réduit dans l'hémisphère occidental... c'est vraiment de cela qu'il parle : un réduit soutenu par l'arme nucléaire. R-E-D-O-U-B-T. C'est un terme militaire. Vous savez, ça vient de... enfin, je suppose que ça remonte vraiment au tout début, quand les gens construisaient des forts et ce genre de choses. Mais c'est bien de cela qu'il s'agit. Il s'agit d'avoir un hémisphère occidental que nous dominerions complètement, de l'Argentine au Canada — ce qui, en ce moment, ne se passe pas très bien. Et nous allons y associer notre bouclier nucléaire. Et ce ne sera pas seulement un bouclier. Nous allons désormais envisager d'utiliser ces armes. C'est une part importante du portefeuille de Colby. Jonathan Pollard, par exemple, c'est aussi une part importante de son portefeuille.

Ces gens veulent dominer tout ce qu'ils peuvent. Et ce qu'ils pensent pouvoir dominer, c'est notre propre hémisphère. La vraie exception à cela, bien sûr, en ce moment, c'est le Brésil. Et l'une des principales missions de Marco Rubio, actuellement, consiste à rallier ces dirigeants de type nazi au Paraguay, en Argentine et ailleurs en Amérique du Sud. Il veut remettre Bolsonaro au pouvoir au Brésil, et se débarrasser de Lula. À cela s'ajoutent la gestion du pétrole vénézuélien — ce qu'il ne fait pas très bien — et la prise de contrôle de Cuba. L'autre mission de Rubio, c'est d'orchestrer la chute de Lula en Amérique du Sud. Ensuite, pense-t-on, nous pourrions traiter avec l'Amérique du Sud de manière bien plus globale et plus favorable. Mais cela non plus ne va pas très bien se passer. Je ne pense pas que cela se déroulera, ne serait-ce que de loin, comme Rubio l'imagine.

L'un des problèmes auxquels il se heurte en ce moment, d'après ce qu'on me dit, et selon une source compétente, c'est que presque toutes les grandes compagnies pétrolières du monde, sinon toutes, ont dit à Rubio : « Allez vous faire voir. » Il faudrait au minimum cent milliards de dollars pour remettre le pétrole vénézuélien aux normes. Autrement dit, pour que son extraction soit rentable, que son raffinage le soit aussi une fois extrait, et qu'il soit rentable de le distribuer à travers le monde — ce qui serait possible si ces deux conditions étaient réunies. Personne ne veut y toucher. Il ne trouve donc aucune grande compagnie pétrolière prête à y aller et à faire ce que Trump veut avec le pétrole vénézuélien : l'extraire et l'utiliser immédiatement, afin d'alléger l'énorme

pression qui pèse aujourd'hui sur les États-Unis, ne serait-ce que pour faire voler leurs avions à réaction ou rouler leurs camions. Car d'ici trente à quarante-cinq jours, il n'y aura plus de diesel ni de carburant pour avions.

#Glenn

Et si vous êtes investisseur au Venezuela, vous devriez parier sur la probabilité que la stabilité politique de cette domination coloniale se maintienne, en fait. Enfin, j'imagine.

#Lawrence Wilkerson

Vous l'avez bien dit. Vous ramenez le monde, cette partie du monde, ce bastion... nous la ramenons dans le passé. Nous serons les maîtres coloniaux, et eux seront les esclaves.

#Glenn

Je comprends la logique, cela dit. Si le monde multipolaire touche à sa fin, ou s'il a déjà pris fin, et si les États-Unis ne peuvent pas dominer chaque recoin du monde, alors, évidemment, l'Europe n'est pas une priorité. Donc l'OTAN disparaîtra, et les États-Unis se replieront dans une certaine mesure, en cherchant au moins à dominer leur propre arrière-cour. Et bien sûr, ils iront en Asie de l'Est pour affronter les Chinois. Mais encore une fois, une grande partie de tout ça, vous savez, ce n'est pas le passé. Les pays ne veulent plus être dominés.

#Lawrence Wilkerson

Les Coréens et les Japonais réévaluent donc rapidement leur situation. Pendant un temps, ils ne voulaient pas le faire, parce qu'on a vraiment tout gâché avec la Corée du Nord et qu'on l'a laissée développer des armes nucléaires. Beaucoup de gens ne comprennent pas ça. Lors des pourparlers à six, je l'ai vu très clairement. Les Japonais étaient plus inquiets que les Coréens. Les Coréens, qui vivent juste à côté du régime de Kim Jong-un, de Pyongyang, n'étaient pas aussi préoccupés que les Japonais lorsqu'on parlait de la possibilité que la Corée du Nord obtienne des armes nucléaires. Et puis, quand elle les a obtenues, les Japonais étaient furieux.

Les Coréens étaient presque, disons, impassibles. Ils se disaient : nous savons ce que nous avons sur la péninsule, tant en matière de soutien américain que par rapport à ce que nous pouvons faire nous-mêmes. Et nous n'avons pas tellement peur. Aujourd'hui, ils ont un peu changé d'avis. L'aile conservatrice de la classe politique coréenne envisage de construire son propre système, ce qui en ferait une puissance nucléaire latente, tout comme le Japon. Mais les Japonais restent très inquiets à ce sujet. Et récemment, un spécialiste de l'Asie l'a formulé ainsi : l'Ukraine a aboyé contre la Russie, et regardez ce qu'elle a obtenu. Le Japon a aboyé contre la Chine, et regardez ce qu'il a obtenu.

Un yen en chute libre et, pour la première fois dans l'histoire moderne du Japon, une situation économique qui ne s'annonce pas très bien. Parce que la Chine leur a imposé tellement de droits de douane, en représailles contre le Japon. Alors, qui a fait aboyer les chiens en Ukraine et au Japon ? Je vais vous le dire : les États-Unis d'Amérique. Comment pensez-vous que les Japonais et les autres vont réagir, une fois qu'ils auront compris ce qui leur est arrivé ? Eh bien, les Japonais et les Coréens bougent assez intelligemment. Je pense qu'ils envisagent déjà des solutions de rechange, et qu'ils réfléchissent déjà à une forme de relation de sécurité, probablement avec la Chine, et peut-être avec la Russie.

Et ils envisagent peut-être, à plus long terme, de devenir eux-mêmes encore plus capables sur le plan de la défense, y compris en se dotant d'un complexe d'armement nucléaire. Je ne sais pas si ça ira aussi loin, et aussi vite. Mais je sais qu'ils ne nous font plus confiance. Cette semaine, dans le centre de Washington, je vais m'adresser à un groupe de professeurs japonais. Officiellement, c'est parce qu'ils amènent leurs étudiants pour que je leur fasse une conférence sur cette idée selon laquelle la Chine serait l'alpha et l'oméga de ce mouvement qui se déroule dans le monde. Et j'ai eu une longue conversation avec deux professeurs japonais, qui avaient plus de quatre-vingts ans. Les Japonais ont tendance à être comme ça, ces temps-ci.

Et ils ont un peu de mal à croire au message que je vais transmettre aujourd'hui. Mais je leur ai dit : laissez vos étudiants se faire leur propre opinion sur ce que je raconte, poser de bonnes questions, et ainsi de suite. Mais je pense que ce sera un moment intéressant, intéressant. Quelques heures au centre-ville, à l'hôtel. Cela fait longtemps que je n'ai pas parlé à des étudiants japonais. Alors, être au contact d'étudiants japonais de vingt, vingt et un ou vingt-deux ans, à l'université, ce sera une bonne expérience, je pense. Parce que cela fait un moment que je ne suis plus vraiment connecté à tout ça. Mais je sais qu'il y a beaucoup d'inquiétude au Japon en ce moment : au sujet de la relation de sécurité, de la fiabilité de Washington, de la duplicité à Washington, de la tromperie à Washington.

Donald Trump a réellement nui à nos relations. Mais en même temps, je me dis : ce n'est peut-être pas forcément une mauvaise chose que nous avançons beaucoup plus vite que nous ne l'aurions fait autrement. Du coup, beaucoup de gens s'accrochent désespérément, en essayant de défendre l'ancien monde. Peut-être qu'on va le faire très rapidement. On le fera peut-être sous la direction d'un idiot, mais on va le faire. Je ne sais pas. J'ai des sentiments partagés sur la façon dont tout cela se déroule en ce moment, parce que je vois tellement d'ignorance à des endroits vraiment centraux du gouvernement américain, notamment au Congrès. Il soutient tellement tout ce mouvement que son rôle est déterminant.

Ils ne comprennent pas. Ils ne saisissent pas ce qui se passe. Et c'est très important qu'ils le comprennent, à cause du type de législation dont nous allons avoir besoin pour régler cette situation, une fois que nous commencerons vraiment à nous en occuper. Et moi, j'appelle ça un monde multinodal, pas un monde multipolaire. J'ai repris cette expression à Chas Freeman, et je

pense qu'il a raison. Parce que les pôles sont là, dressés, avec quelque chose à chaque extrémité. Les nœuds, eux, flottent simplement dans l'espace. Et le pouvoir s'accumule à mesure qu'ils flottent les uns parmi les autres, qu'ils s'attachent ou qu'ils s'éloignent. Ce qui se passe en ce moment, c'est qu'il y a beaucoup de rapprochements. J'ai le document juste là, à l'écran.

C'est réunion sur réunion sur réunion. Et pratiquement tous ceux qui comptent dans le monde aujourd'hui sont là, si l'on parle des deux tiers du monde qui représentent les deux tiers du produit intérieur brut mondial et presque les deux tiers de sa population. Ils sont tous là. Ils discutent tous. Ils s'assoient tous ensemble. Et ils parlent de choses comme la mise en place de monnaies alternatives, de systèmes alternatifs à SWIFT, et d'alternatives à l'ensemble de l'économie — je cite — « l'ordre international fondé sur des règles » — fin de citation. Et ils ont raison de le faire, parce qu'en ce moment, nous sommes un échec absolu. Et il n'y a aucune raison pour que leurs navires sombrent avec les nôtres. Et ils commencent à le comprendre.

#Glenn

Eh bien, vous voyez ces discussions qui se poursuivent aujourd'hui sur la manière de s'adapter à ce monde post-hégémonique. Vous voyez ce à quoi vous faites référence. On le constate, dans une certaine mesure, dans les États du Golfe. Du moins, c'est ce que j'entends : ils discutent de ce à quoi ressemblera la région après cette guerre.

#Lawrence Wilkerson

Et ils sont un peu paniqués.

#Glenn

Eh bien, c'est plus urgent. Oui, beaucoup plus urgent. Mais comme vous le dites, pour la Corée du Sud et le Japon, il y a plus ou moins deux options. Soit ils s'arment jusqu'aux dents et assurent eux-mêmes leur sécurité, soit ils s'adaptent à la répartition régionale des forces et aux nouvelles réalités. Autrement dit, on ne peut pas vraiment mettre en place un système d'alliances contre la Chine. Il faut prendre en compte les intérêts de sécurité de toutes les grandes puissances. Encore une fois, c'est en quelque sorte le problème de tous les systèmes d'alliances. Au Moyen-Orient, ils ne prennent pas en compte les préoccupations de sécurité de l'Iran. En fait, leur alliance contre l'Iran, c'est la même logique qu'en Asie, mais aussi en Europe. Autrement dit, vous savez, nous avons créé une Europe où le seul pays qui ne devrait pas faire partie du continent est le plus grand pays du continent.

Et d'une certaine manière, nous sommes tous surpris que ça se soit terminé ainsi. Mais encore une fois, maintenant que les États-Unis et les Européens reconnaissent eux aussi que les États-Unis ne seront probablement plus là à l'avenir, soit parce qu'ils n'en auront plus les capacités, soit parce que leurs intentions les pousseront à se retirer. Mais la solution dont ils discutent en quelque sorte

aujourd'hui, c'est : créons une nouvelle OTAN sans les États-Unis. Sauf qu'ils n'ont pas vraiment l'argent pour le faire non plus. Et sans argent, non seulement ils ne peuvent pas s'armer, mais sans la dimension géoéconomique qui va avec, leur unité commencera elle aussi à s'effriter. De plus, sans les États-Unis, je pense qu'il n'y aura personne pour apaiser les tensions et maintenir les Européens unis. Donc, je pense qu'ils commenceront à se chamailler dès que cette guerre sera terminée. Pour le moment, la haine de la Russie semble être la seule chose qui les unit.

#Lawrence Wilkerson

Si c'est une des raisons, alors ils ont peur. Je pense qu'ils ont peur parce qu'ils le savent. Ce que vous venez de dire, ils le savent. Et c'est donc le seul ciment qu'il leur reste. Ils doivent s'y accrocher. Et ils s'y accrochent jusqu'au bout, parce que c'est aussi existentiel que ça, si vous voulez, pour l'Union européenne comme pour l'OTAN. Ce qui est triste, c'est qu'ils s'accrochent à quelque chose qui est déjà mort. Dans les deux cas, ils s'accrochent à un cadavre. Et les nouveaux dirigeants des pays européens vont faire l'une de ces deux choses. Soit ils vont le reconnaître et s'y adapter, ce qui implique de traiter franchement, directement et de très près avec la Chine et la Russie. Soit ils vont se battre entre eux, et nous allons revenir à une Europe des années mille neuf cent trente. Ce ne serait pas une décision intelligente.

#Glenn

Eh bien, j'aurais aimé que les dirigeants européens se joignent aux pays de l'Est, qu'ils s'assoient avec eux et discutent de la manière de réorganiser la géoéconomie, la politique et la sécurité, étant donné que la répartition du pouvoir est aujourd'hui si différente. Mais au lieu de ça, les médias mentionnent à peine ces réunions. Et quand ils en parlent, c'est généralement présenté comme une réunion anti-occidentale. Et, vous savez, on dit que cela montre la menace, donc qu'il faut nous armer. C'est en quelque sorte cette logique-là.

#Lawrence Wilkerson

Nous sommes tellement habitués à ce type de raisonnement chez une grande partie de nos élites : tout serait un jeu à somme nulle. Et si vous êtes du côté du zéro dans ce jeu à somme nulle, vous perdez. Or, ce que dit le modèle chinois, ce que disent Wang Yi et Sergueï Lavrov, dans une certaine mesure, et depuis quelque temps déjà, c'est que ce n'est pas un jeu à somme nulle. Nous pouvons tous y participer. Nous pouvons tous en partager les bénéfices. Et nous pouvons tous réussir. Vous ne croyez même plus à votre propre système, l'Amérique. Vous avez contaminé votre propre système. Il est aujourd'hui si violemment dysfonctionnel que moins de un pour cent de votre population possède soixante pour cent de la richesse du pays. Vous êtes terriblement mal préparés à vous adapter à ce nouveau monde. Nous ne vous aimons pas. Changez, ou partez. Enfin, c'est vraiment le message qui est transmis, de manière encore un peu confuse, mais qui est bel et bien transmis. Et c'est le message que reçoivent des gens comme Elbridge Colby, Pete Hegseth et d'autres, auxquels ils répondent : « Jamais de la vie. Nous vous bombarderons et vous

sanctionnerons jusqu'à ce que le dernier d'entre nous rende son dernier souffle. » Ça ne marchera pas.

#Glenn

Oui, eh bien, je pense qu'il y a cette idée d'un jeu à somme nulle. C'est, je crois, une interprétation courante, en Occident, du système westphalien. On se dit que, puisque de nombreux États sont en concurrence pour leur sécurité, il doit forcément y avoir une sorte de Game of Thrones : il faut égorger les autres avant qu'ils ne vous égorgent. Mais l'idée derrière le système westphalien, c'était que tout le monde pouvait avoir la sécurité, à condition de chercher aussi à gérer l'équilibre. Si vous vous mettez à la place de l'adversaire, vous cherchez à harmoniser les intérêts là où c'est possible. Vous gérez la concurrence là où ce n'est pas possible. Mais quand on criminalise la diplomatie, on jette en quelque sorte tout cela par la fenêtre.

#Lawrence Wilkerson

Je vous nommerai secrétaire d'État.

#Glenn

Oui, je vais prendre ça. Eh bien, en Europe, on semble désormais penser que s'ils parviennent à entraîner davantage les États-Unis dans la guerre contre la Russie, alors deux choses se produiront. Premièrement, les Russes pourront être vaincus. Et deuxièmement, on pourra redonner de l'importance à l'OTAN, ce qui redonnerait alors à l'Europe un rôle clair, politique, sécuritaire et économique, dans le monde.

#Lawrence Wilkerson

Écoutez ce que vous venez de dire. Un pays qui s'étend sur onze fuseaux horaires, le plus grand pays du monde sur le plan géographique. Napoléon a essayé de le prendre. Hitler a essayé de le prendre. Je pourrais remonter jusqu'au prince Nevski et aux Huns, sur le lac Peïpous. Personne n'a vraiment jamais réussi. Ils se sont fait ça à eux-mêmes, à la suite de la Première Guerre mondiale et de ce qui s'est passé là-bas, puis de la révolution. Ils se sont fait ça à eux-mêmes. Mais aucune puissance extérieure ne fera jamais à la Russie ce que, selon vous, les Européens veulent lui faire. Point final. Ils n'y arriveront tout simplement pas. Alors pourquoi même essayer ?

#Glenn

Aujourd'hui, la Russie est aussi la plus grande puissance nucléaire. Mais les Allemands veulent quand même remettre ça.

#Lawrence Wilkerson

Pour moi, c'est tout simplement de la folie. Mais vous savez, je comprends que les êtres humains soient souvent fous.

#Glenn

Mais, si vous voulez, ce qui rassure les Européens, c'est que si une guerre directe éclate entre la Russie et l'OTAN, alors l'article cinq sera invoqué et...

#Lawrence Wilkerson

J'ai expliqué l'article cinq à un groupe de personnes l'autre jour, et quand j'ai eu fini, ils étaient sidérés.

#Glenn

Oui, tout le texte, en fait.

#Lawrence Wilkerson

Oui, je leur ai expliqué. J'ai dit, en gros, voilà ce que ça dit. Ça dit que chaque pays — il y en a trente maintenant, je crois, ou quelque chose comme ça — va suivre sa procédure constitutionnelle, ou toute autre procédure formelle, pour entrer en guerre. Puis il revient dire s'il va participer ou non. Ça ne dit pas que, vous savez, une attaque contre l'un est une attaque contre tous, et que nous répondrons tous immédiatement, n'est-ce pas ? Et j'ai dit : à votre avis, qu'est-ce qu'on ferait ? Notre procédure constitutionnelle est défaillante. On demanderait au Congrès une déclaration de guerre contre qui ? Contre la Russie ? Et qu'est-ce qu'on obtiendrait ? Vous pensez que Trump ferait ça ? Probablement pas. Ou alors, il entrerait simplement en guerre ? Et là, qu'est-ce qu'on fait ? On met en pièces notre propre procédure. Mais, en gros, ce que je vous dis, c'est que chaque pays suit sa procédure pour déclarer la guerre, puis revient dire à l'instance commune : nous participerons, ou nous ne participerons pas.

Ce n'est pas un engagement automatique à faire la guerre. Donc, dire que ça l'est, c'est absurde. Et la personne, le peuple, le pays le plus réticent dans toute cette affaire, c'est votre grand gars. Vous pensez que Donald Trump va considérer une attaque contre la Lituanie comme une attaque contre les États-Unis d'Amérique, et déclencher l'enfer contre l'agresseur ? Moi, non. À moins qu'on en soit arrivé un peu plus loin, et qu'il soit complètement sénile. J'admets qu'il devient de plus en plus sénile chaque jour. Mais il faudrait être gravement sénile — et avoir un gouvernement tout aussi gravement sénile — pour dire : d'accord, la Lituanie vient de subir deux frappes. Des missiles Orechnik ont tué un grand nombre de personnes qui soutenaient la guerre en Ukraine. Maintenant, on va invoquer l'article cinq et s'en prendre à la Russie ? Je ne crois pas.

#Glenn

Non. Comme vous l'avez dit, il est bien précisé qu'une attaque contre l'un doit être considérée comme une attaque contre tous. Toutefois, chaque membre de l'Alliance peut répondre de la manière qu'il juge appropriée. Autrement dit, la réponse qu'il estime nécessaire, je crois que c'est ce que dit le texte.

#Lawrence Wilkerson

Et nous nous sommes assurés que ce soit ainsi, parce que notre Congrès ne l'aurait jamais approuvé autrement. À l'époque, nous respectons peu le pouvoir de faire la guerre et la responsabilité constitutionnelle du Congrès en la matière. Je me souviens de cet argument. Je m'en souviens parce que, au fond, j'ai suivi Truman, Acheson... et qui était l'autre gars vraiment impliqué là-dedans ? Je ne me rappelle plus. Mais c'était ce républicain farouchement opposé à l'OTAN. Son nom m'échappe à l'instant, mais c'était un sénateur. Je crois qu'il venait du Nord-Est. Mais il était catégoriquement opposé à l'OTAN. Et quand j'étudiais cela au Naval War College, pendant notre étude de cas, nous examinions à quel point cela s'était joué de peu. Si la guerre de Corée n'avait pas éclaté ? Si Truman n'avait pas pris la décision qu'il a prise sans consulter le Congrès ?

Cela n'a-t-il pas été une opération de police qui a conduit Truman à passer de huit milliards de dollars par an — avec pour instruction à son responsable du budget de ne pas dépenser un centime de plus — à cinquante-trois milliards de dollars en l'espace d'environ une semaine ? Et l'essentiel de cet argent, l'essentiel, ils ont veillé à ce qu'il aille à l'Europe, à l'OTAN et à cette nouvelle organisation, plutôt qu'à la guerre en Corée. La guerre de Corée, nous l'avons donc menée à très bas coût, en réalité. Et les gens le savent aujourd'hui, après avoir étudié les données et tout le reste. Mais c'était la seule façon d'obtenir l'approbation de l'OTAN, parce que ce type était si puissant au sein du caucus de la sécurité au Congrès que tout s'est joué à très peu de chose. Et sans Truman, sans cette guerre, et sans son revirement, si vous voulez, je ne pense pas que nous aurions été membres de l'OTAN. Ça s'est joué de justesse.

#Glenn

Eh bien, comme je l'ai dit auparavant, il est peut-être temps de repenser son utilité. J'entends souvent l'argument selon lequel nous avons besoin de l'OTAN. Elle nous a protégés pendant la guerre froide. Mais, vous savez, le monde a changé. Et même pendant la guerre froide, nous reconnaissions que cette rivalité à somme nulle entre deux blocs n'était pas une configuration idéale pour la sécurité. C'est pour cela que nous avons lancé les accords d'Helsinki : pour essayer de mettre en place un dispositif de sécurité inclusif, qui nous permette de gérer la compétition en matière de sécurité dans l'intérêt de tous. Cette rivalité à somme nulle n'avait donc pas besoin d'être aussi intense. Mais aujourd'hui, essayez donc de parler de sécurité indivisible dans n'importe quel débat politique européen... C'est presque traité comme de la propagande russe. C'est devenu assez abject.

#Lawrence Wilkerson

C'est ça. Et vous savez, je remonte à mars deux mille quatre, je crois, si ma mémoire est bonne. Powell connaissait Sergueï Lavrov depuis l'époque où celui-ci était adjoint au conseiller à la sécurité nationale. En fait, je crois qu'il le connaissait déjà lorsque Lavrov était assistant militaire, avec le grade de général deux étoiles, auprès de Caspar Weinberger, quand Weinberger était secrétaire à la Défense. Et tout le monde disait que Rich Armitage et Colin Powell dirigeaient le Pentagone, pas Caspar Weinberger. Ce qui n'était pas loin de la vérité. Donc, il connaissait Sergueï depuis longtemps, et Lavrov venait tout juste d'être nommé ministre des Affaires étrangères. C'était en mars deux mille quatre, je crois, et là, on était en avril ou en mai. Nous étions dans son bureau, et il venait juste de... Je crois qu'il venait d'avoir sa première rencontre avec Sergueï.

Et il faisait l'éloge de Sergeï. Il disait que, quand Sergeï parlait, il pensait vraiment ce qu'il disait, et disait vraiment ce qu'il pensait. C'était l'une des personnes les plus directes avec lesquelles Powell ait jamais eu affaire, et un très, très grand diplomate. Alors, comment en est-on passé de cette appréciation à la situation actuelle ? Et comment est-on passé de la relation que nous avions encore, je pense, au moins dans une certaine mesure, en deux mille quatre, à celle d'aujourd'hui ? Parce que je sais que Powell était encore... Et je me souviens que Bill Perry avait rencontré mon séminaire du Marine Corps War College, quand il était, je crois, secrétaire à la Défense de Clinton, ou quelque chose comme ça. Et je crois que Bill m'a dit plus tard, en Californie, que l'une des raisons pour lesquelles il était parti, c'était parce que Clinton faisait ce qu'il faisait.

Et quand Bill a rencontré mon séminaire, il revenait tout juste de Moscou. Il était encore porté par tout ça, par l'optimisme quant à ce que la nouvelle relation avec les Russes allait produire. Donc, ce dont nous parlions au début des années quatre-vingt-dix allait se réaliser, et Bill en était un grand défenseur. Puis les choses ont mal tourné, avec ce que Clinton a fait, et Perry est parti. Mais au fil de cette série de conversations, j'ai vu se mettre en place quelque chose qui, selon moi, était extrêmement contraire à nos intérêts en Europe et à nos intérêts dans le monde. Mais nous ne pouvions rien y faire, parce que ça allait dans cette direction. Nous n'étions plus au pouvoir.

Et c'était très frustrant d'être à l'écart. J'essayais sans cesse de convaincre Powell de venir au Collège de guerre du Corps des Marines, pour intervenir devant mon séminaire. J'ai fini par y parvenir, mais il hésitait à le faire, parce qu'il était très investi dans l'organisation America's Promise et dans ce qu'il y faisait. Et je n'arrêtais pas de lui dire : « Tout part en morceaux, patron. Tout ce qu'on avait mis en place, toute l'idée qu'on avait, tout le rêve qu'on avait, le concept... tout part en morceaux. Tout part en morceaux, et toi, tu restes là-bas, à America's Promise. Tu t'occupes des enfants, tu fais des choses qui sont importantes et qui comptent beaucoup pour toi. »

Je n'arrive pas à comprendre. Vous faites partie des gens qui ont encore beaucoup de pouvoir et d'influence dans ce pays, et vous ne vous en servez pas. On a eu quelques discussions assez dures. Mais on l'a vu, lui aussi l'a vu, et ça le frustrait. Seulement, il ne savait pas quoi faire. Et il n'était plus en position de pouvoir faire quoi que ce soit, à part passer par des canaux officiels et ce genre

de choses. Plus tard, quand j'ai vu Perry en Californie, j'ai fait un discours. Perry est venu me voir avec sa femme et il m'a dit : « J'ai vraiment apprécié ça, Carl. Il n'y a plus beaucoup de gens qui pensent comme toi aujourd'hui. »

Ce fut un plaisir de vous écouter. Je ne l'oublierai jamais, parce que je m'attendais à moitié à recevoir un accueil assez hostile de la part de ces gens du nord de la Californie. J'avais parlé un peu comme je vous parle là. Non, Bill et les gens qui l'accompagnaient... Je crois que c'était le club de Monterey, dans le nord de la Californie, quelque chose comme ça. Mais c'était vraiment intéressant d'écouter les questions, puis d'écouter Bill après coup, parce qu'il avait compris. Il avait compris. On avait vraiment tout gâché, et de la manière la plus lourde de conséquences pour nous, avec la Russie.

#Glenn

C'est difficile de contester ça. On a foutu cette relation en l'air. C'était quasiment la seule, ou en tout cas la principale, stratégie des Russes après la guerre froide : simplement s'intégrer à l'Occident et faire les concessions nécessaires. Si un pays à l'Est vous ralentit, forcez vers l'Ouest. Mettez tous vos œufs dans le panier occidental. Évidemment qu'ils veulent en profiter. Oui.

#Lawrence Wilkerson

Nous y voilà. Ils étaient loin de se douter. Ils auraient dû voir Anatoli Tchoubaïs et Larry Summers les violer en bradant aux oligarques tous les actifs matériels de l'Union soviétique. Et se dire, comme Poutine l'a fait, je crois, depuis sa position — il était à Saint-Pétersbourg à l'époque, je crois — : « Ce qu'ils nous font, ce n'est pas bien. »

#Glenn

Colonel, merci beaucoup de nous accorder un peu de votre temps.

#Lawrence Wilkerson

Vraiment. Merci de m'avoir donné l'occasion de m'exprimer. Prenez soin de vous.